

—Je suis un peu pressé, lui dit-il.

Le vigoureux cheval partit au galop, et, moins d'une heure après, Nicolas et sa capture arrivait à Châteauneuf.

Il n'était pas encore jour, et personne n'était levé dans la grande rue.

Seul, le gendarme qui avait tenu le cheval prêt, quelques heures auparavant attendait son brigadier.

Ulysse avait fortement médité, durant le trajet, sur la versatilité des choses humaines, et, bien qu'il ne sût pas un mot de l'histoire romaine, il se disait quelque chose qui eût pu se traduire visiblement par le fameux vers :

La roche Tarpéienne est près du capitolé !

Deux heures auparavant, le bossu songeait au pot-de-vin de quatre mille francs qu'il prélèverait sur la dot de la future madame de Saint-Julien. Il ruminait en outre, dans sa cervelle, une bonne petite combinaison pour ne point épouser Marton la bossue, et ne lui pas donner un écu des quatre mille francs ; et comme il avait l'esprit inventif, il était sur le point de résoudre ce problème difficile. Tout marchait donc à ravir, lorsque ce malheureux délit de chasse était venu tout compromettre.

Le paysan, à qui l'argent fait faire tant de choses, s'imagina que l'argent est un moyen irrésistible.

Un peu avant que Nicolas et lui n'atteignissent la caserne, Ulysse avait sondé le terrain, parlé d'un petit héritage qu'il attendait, et dit qu'il ferait bien volontiers un sacrifice d'un millier de francs pour se tirer d'un mauvais pas.

Mais Nicolas lui avait ri si franchement au nez, qu'il avait sur-le-champ abandonné ce moyen.

Alors il avait essayé de l'intimidation.

—Est-ce que vous avez entendu parler de madame la baronne ? avait-il dit au brigadier.

—Certainement.

—Et de M. de Saint-Julien ?

—Mais oui, répondit encore Nicolas.

—C'est une femme qui a du pouvoir, dit le braconnier ; et elle me protège, madame la baronne.

—Ah ! vraiment ?

—Parce que ma cousine est la sœur de lait de feu M. le baron.

—C'est très-heureux pour toi, mon garçon ; mais ça ne t'empêchera pas d'aller en prison.

—Cette nuit, bon ! mais demain on me relâchera.

—Je le souhaite pour toi, dit le brigadier. Et M. de Saint-Julien, qu'est-ce qu'il fera pour toi, lui aussi !

—Oh ! celui-là, il ira au tribunal et il me fera acquitter. Quand il veut quelque chose, M. de Saint-Julien, il n'a qu'un mot à dire. S'il veut vous faire changer, il le fera.

Ulysse avait gardé pour la fin cette dernière menace, mais elle n'eut aucun effet. Le brigadier l'enferma dans la prison provisoire qui se trouvait à la caserne ; puis, avant de le laisser seul, il lui dit avec une bonhomie à laquelle le chambrion se trompa :

—Puisque tu dis que madame la baronne de Verne et M. de Saint-Julien sont si puissants, il faut leur écrire, mon garçon.

Ulysse donna tête baissée dans le piège.

—Vous avez raison, dit-il. Est-ce que vous leur feriez parvenir mon petit mot ?

—Rien ne s'y oppose, et, en dehors de mon devoir, j'ai toujours été obligeant, répondit Nicolas. Veux-tu de quoi écrire ?

Il appela son gendarme, qui s'empressa d'apporter à son prisonnier une plume et de l'encre.

Ulysse écrivit d'abord à M. de Saint-Julien.

« J'ai été pincé cette nuit par les gendarmes ; ça va nous gêner un peu rapport à la demoiselle. Venez me voir en prison aujourd'hui, si vous pouvez. »

Puis, au lieu de s'adresser à madame de Verne, comme bien on le pense, ce fut à sa cousine Marton qu'il écrivit.

Le brigadier se chargea des deux lettres.

Il était alors cinq heures du matin ; mais le jour était loin encore. Nicolas revêtit son uniforme, et comme son cheval avait déjà fait une bonne trotte, il prit celui d'un de ses gendarmes, et s'en alla tout droit au château de Beaurevoir.

Le jardinier venait de se lever, lorsque Nicolas sonna à la grille.

—Hé ! mon ami, lui dit Nicolas, madame la baronne n'est pas encore levée, n'est-ce pas ?

—Vous pensez bien que non, lui dit le jardinier.

—Eh bien ! dit Nicolas, il faut aller la réveiller et lui dire que j'ai absolument besoin de lui parler.

Et il attacha son cheval en dehors de la grille.

Sans doute la baronne, en proie à une inquiétude vague, ne dormait que d'un œil, car elle entendit ce colloque sous les murs du château et ouvrit aussitôt sa croisée.

—Matthieu, cria-t-elle au jardinier, priez M. Sautereau de m'attendre, je descends à l'instant.

Et, en effet, quelques minutes après, enveloppée dans un peignoir, madame de Verne accourut et dit au jardinier :

—Gardez le cheval de monsieur, et veillez à ce qu'on ne nous dérange pas.

Elle conduisit Nicolas dans le petit pavillon où elle l'avait reçu la veille au matin :

—Eh bien ! monsieur, lui dit-elle, qu'avez-vous à m'apprendre ?

—Madame, répondit le brigadier, avant de m'expliquer, voulez-vous me permettre de vous faire une question ?

—Parlez, monsieur.

—N'avez-vous pas été victime de plusieurs vols ?

—Oui, monsieur, cela est vrai.

—Entre autres, d'un vol d'argenterie ?

—Six couverts, il y a deux ans ; et ce vol a été d'autant plus extraordinaire que je n'ai que des domestiques anciens et en qui j'ai la plus entière confiance.

—Cependant vous avez renvoyé, à cette époque, une fille de cuisine ?

—Oui, mais sans oser l'accuser.

—Cette fille était innocente, madame.

—Connaissez-vous donc le vrai coupable ?

—Oui, madame la baronne.

—Et il est chez moi ?

—Il est chez vous.

—Oh ! c'est impossible.

—N'avez-vous donc jamais soupçonné Marton, votre femme de chambre ?

—Elle ! fit la baronne stupéfaite.

—Madame, reprit Nicolas, il y a un complot tramé contre vous. Il ne s'agit de rien moins que d'enlever mademoiselle votre fille.

La baronne étouffa un cri.

—Ce complot, dit le brigadier, a été ourdi par Marton, son cousin Ulysse et M. de Saint-Julien.